

Feuilletons de "L'Annexionniste."

RÉDEMPTION.

Par L.-V. Meunier.

(Suite)

Quand Villerville vit ce corps étendu, troué à la poitrine, et la tache rouge s'élargissant sur la chemise bouffante, il se détesta, eut le poignant désir d'être mort aussi. Le jour même, il chassa de chez lui la cause inconsciente du duel, une fille pour qui ils s'étaient insultés, et que tous deux méprisaient. Souvent le mort venait hanter ses insomnies, et c'étaient alors des allées et venues fiévreuses, épouvantées, que suivait d'un œil hébété la femelle quelconque couchée cette nuit-là dans le lit du grand homme.

D'autres faits infâmes hantaient sa mémoire. Un remords désespéré l'étreignait quand il pensait à la malheureuse enfant débauchée par lui avec un art horrible, et dans une orgie, livrée à ses amis, mêlée à d'autres créatures avilies. Un tremblement subit le secouait lorsque, dans la femme qui, au coin de la rue, l'arrêtait par le bras, il croyait reconnaître sa victime.

Et, conséquence fatale d'une semblable existence, ses facultés baissaient ; il voyait le jour où, son talent éteint, il ne serait plus que le haillon vidé d'un vulgaire noceur. Il lutait avec rage, vainement. Maintenant l'absinthe lui était un indispensable instrument de travail. Son cerveau s'alourdissait, la pensée devenait chez lui un effort, et se multipliaient les instants de découragement pendant lesquels, annihilé, il regardait devant lui, l'œil atone, et comme perdu dans d'insondables rêveries.

*
*
*

Ce soir-là, justement, Villerville sentait lourd le poids de sa noire tristesse. Tout à l'heure, il venait de coudoyer une femme jeune, noble, belle, qui, six mois auparavant, lui avait juré éternel amour. Elle riait aujourd'hui au bras d'un banquier exultant d'orgueil. Bien que, certes, Villerville ne l'eût jamais sincèrement aimée, à cette vue, un frisson lui courut par le corps. Le souvenir qu'elle évoquait fit monter comme un flot fade à sa bouche. Echappant aux mains empressées, il se dégagait de la cohue mondaine, et se trouva tout à coup dans un petit salon désert, séparé de la salle de bal par une épaisse portière. Deux lampes encapuchonnées l'éclairaient doucement.

Villerville laissa retomber la portière derrière lui, jeta son chapeau sur un meuble, et de sa poitrine gonflée sortit un rauque soupir. Ses bras eurent un grand geste de détirement. D'un pas lourd, fatigué, il traversa la chambre, alla coller son

front contre les carreaux noirs de la fenêtre. C'était une lugubre nuit de décembre. Les maisons d'en face se profilaient grises, sur le ciel de plomb. Ça et là des pâles becs de gaz faisaient miroiter quelque flaque. Pas un passant dans la rue boueuse.

Puis Villerville se retourna, écouta un instant le joyeux brouhaha du bal qui arrivait assourdi à son oreille. Il souriait, les lèvres tordues, allait et venait lentement, tête basse. Ses mains croisées se crispaient. Enfin il se laissa tomber lourdement sur une causeuse et demeura là, replié sur lui-même, immobile, statue vivante de la Désolation.

— Ah ! j'en étais bien sûr, le voilà donc, le misanthrope !

Villerville se redressa brusquement. Un homme venait d'entrer qui s'avança, continuant d'une voie gaie :

— Eh bien ! quoi donc ? On te cherche partout. On te demande à tous les échos. Un peu plus on te tambourinerait comme un chien perdu. La petite baronne offre une récompense, honnête ou non, à qui te retrouvera. Allons, viens, sauvage ! Que diable ! te voilà sombre comme ton dernier roman. Parole ! on dirait que tu songes à ta fin prochaine.

— Pourquoi pas ? murmura Villerville.

— Bravo ! cria le nouveau venu.

Il éclata de rire ;

— Délicieux ! un suicide ! Elle est bonne.

Toi le lion du jour, le héros de toutes les fêtes, toi qui as vendu deux cent mille francs ta dernière œuvre, toi qui sais si bien faire pleurer ces dames en public, et si bien les faire rire en particulier. Et que deviendrons-nous, Dieu bon ? Dis donc, tu blagues, hein ?

Il s'assit sur la causeuse à côté de Villerville, qui lui posa nerveusement la main sur la cuisse :

— Voyons, réponds-moi : est-ce que tu trouves ça drôle, la vie ?

— Moi ? Ma foi non, et pourtant — zut ! quel regard ! — il y a des bons moments. Tu dis ?

— Je dis que j'en ai assez.

— Pas possible !

— Ne plaisante pas. Quand tu es entré, justement je pensais à la mort. Et précisément tu m'en parles. Pourquoi ! Pourquoi l'idée t'en est-elle venue comme à moi ? Mes pensées se lisent donc sur mon front ? Oui, oui, la mort m'apparaît douce, elle m'attire. J'ai besoin de repos, Ris, fou ; tu es jeune ; moi, je suis vieux, vieux de toutes mes espérances déçues, Bon, ne te récrie pas ; je sais d'avance tout ce que tu pourrais me dire ; ma fortune, ma gloire.

(A continuer)

BROSCOCO

Légende Créole

—
(Suite)

— A quoi bon, disaient les uns, raviver les douleurs de ces pauvres parents si cruellement éprouvés ? Sur quels faits fonde-t-on le crime ? A qui a-t-il pu profiter ?

Les autres répliquaient, non sans raison, que la société a le devoir de veiller sur ses membres, qu'un coupable impuni est un danger pour tous et qu'enfin la justice a une mission auguste qu'elle doit accomplir, lors même qu'elle se heurterait à des questions personnelles de sentiment.

L'avis des premiers l'emporta.

Un sujet plus grave, d'ailleurs, occupait, alors tous les esprits.

Quelques croiseurs anglais avaient été aperçus dans les eaux de l'île de France.

Qu'y venaient-ils faire ?

On imagine tous les commentaires auxquels ce simple fait donna lieu.

L'Angleterre, impuissante à combattre Napoléon sur le continent, se rejetait-elle avec rage sur les plus belles possessions de la France au dehors ?

Le premier moment de stupeur passé, on tenta d'organiser une défense honorable pour le cas où ces prévisions seraient exactes.

Des milices se formèrent de tous côtés.

Les hommes, les vieillards, les enfants même offraient leur vie à la chère patrie.

Ce fut un spectacle imposant et unique que cette masse d'individus hier encore divisés par l'intérêt, réunis dans le même et sublime amour de la France.

Devant le péril commun, toutes les haines de castes, toutes les rancunes personnelles se turent.

Le noir, l'esclave, brandissant sa zagaie avec la même énergie furieuse que nos ancêtres, les Gantois, leur framée.

Malheur à qui tomberait sous ses coups !

Il voulait mourir, mais en sauvant la France.

Le mulâtre, si insoumis d'ordinaire vient s'enrôler sous les ordres du blanc.

Les femmes, les mères, les jeunes filles faisaient nuit et jour de la charpie, prêtes au moment de l'action à courir sur le champ de bataille pour panser les blessés et ensevelir les morts.

Mais, hélas ! tous ces héroïsmes, tous ces dévouements devaient étre stériles !

Les arsenaux étaient vides, les forts dépourvus d'artillerie.

On utilisa tout ce qu'on put trouver, les fusils de chasse, les pistolets ordinaires, jusqu'aux instruments aratoires, et chacun s'arma comme il put.

(A continuer)